

« Héritage.

Si je te dis qu'il y a des nuits où ce qui manque, c'est, en sourdine, sur un quai de gare, t'assoupir contre tes bagages.

temps mort du flux de la foule

Te déconnecter à petit feu

Pour mieux saisir ta propre houle

Faut bien cramer les câbles cérémonieux

Ce qui manque

C'est te serrer en un soupir contre ta besace

Pour cerner ce que t'y trimballes

Topographier tes cartes à jouer

Décompter les cadeaux en stock.

Ça, ça vient d'une terre, d'un nom, des pairs ...

Comment savoir sinon, ce qui au fond du sac n'appartient qu'à toi ?

Dans ma valise il y a ... des fringues gagnées au troc, des bijoux de famille en toc, une nationalité donnée, bien plastifiée, des pâtisseries orientales en miettes que je ne saurais jamais cuisiner, des dictionnaires mal ouverts, une bouteille d'eau suraromatisée, un canif pour se défendre (de qui ?) ou s'enivrer, trop de papier dans toutes les langues prêts à se chiffonner.

Mon bagage vient d'Isère et d'Oran, il est né prolétaire mais il entasse les bourgeoisies sur le chemin. Mon bagage sera consumériste de ses propres idéaux : blindé de preuves matérielles de son identité. Toujours il se contente et, de peur, se referme sur ce dont il est rempli.

Comme moi, ton bagage pèse tout et il ne pèse rien. On nous a légués Schrodinger comme point de référence.

Notre héritage se gargarise en un coup d'oeil dans le rétro, alors qu'il n'est qu'un courant d'air à se transmettre de bouche en bouche.

La frustration vient de là, puisqu'on redémarre la matrice chaque fois qu'on coupe un cordon. Quand il fait gris comme ces jours-ci, oui j'ai peur que tout ce qui nous reste comme acquis, au fil des générations, c'est que l'homme est un loup pour l'homme. Suffit de faire le point sur les dégâts, et c'est l'amer constat du prédateur et de la proie.

D'avance j'hérite d'une foutue boucle de vacuité dont je ne sais pas me débarrasser.

Pourtant c'est bien grâce à ce siphon qu'on attire les courants contraires, non ?

Si le cataclysme t'a appris quelque chose, c'est bien que ton ADN, tes chromosomes ou ton épiderme colportent la même question : qu'est-ce qui nous lie ?

Si je me sens pagayer à rebours de la Méditerranée, c'est bien parce que j'entends les soubresauts de mes frères qui y sont tombés. Si je me noie dans l'urbain capitalisé, c'est bien parce que je sens les vibrations des fugeurs qui s'en sont désolidarisés. Si je bute contre le raz-de-marée de la féminité, c'est bien parce que que je vois mes sœurs s'y débattre sans se résigner à l'étouffer.

Si j'ai hérité du vide,

j'ai aussi hérité

D'une fièvre viscérale de le combler

D'une soif ancestrale d'inconnu

D'une terre en jachère à sauver de l'orage

D'un futur mutant donc aphrodisiaque

À force d'apprendre ce qu'on dépose à chaque foulée,

L'humanité n'est plus qu'une plume à transporter. »

Ophélie Llorens, Septembre 2020